

Le Bulletin Freudien n°5

Octobre 1985

## LA PRATIQUE DU PI (T) RE (1)

Jean-Pierre LEBRUN

A la fin de mon oeuvre,  
il n'y a que poussière :

le nommable

Samuel Becket

(79) Chacun connaît les pitreries de Lacan ou plutôt certaines de ses pitreries. Du rappel par l'un de ce qu'il lui était possible de vous recevoir les pieds dans une bassine d'eau, celle-ci ayant été évoquée à la séance précédente, au souvenir de cet accueil chaleureux dont il pouvait affubler un autre - collègue bien sûr - en l'emmenant par la main qui lui avait été tendue après avoir eu soin de laisser la porte de son cabinet ouverte, en l'emmenant lui faire faire le tour de son bureau pour aussitôt le ramener à la sortie Ou encore d'ôter à ce brave tout l'argent qu'il possédait sur lui et qu'il avait eu le malheur de faire apparaître en adressant au maître la question de savoir combien il lui devait. Enfin, les histoires de la pratique de Lacan ne manquent pas et je pourrais bien les épingler de titres de films comme les enfants le font de leurs cours et de leurs professeurs. On aurait et la liste n'est sûrement pas limitative "Le moment de vérité, L'amour à mort, Le meilleur, Je veux jouir, L'exorciste, L'aventure c'est l'aventure, Le cabinet du Dr Caligari, Tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur le sexe sans jamais oser le demander, La gifle, L'île au trésor, Cléo de 5 à 7 (séances évidemment) ou encore "Plus Lacan que moi tu meurs".

Il est d'ailleurs tout à fait étonnant que l'on ne se soit pas encore chargé de dresser le catalogue raisonné de telle prouesses - tant qu'à faire l'âne pourquoi pas - il est pourtant évident que l'on pourrait en tirer d'éminentes lignes de forces, une de celles-ci par exemple, étant d'ailleurs que, à l'époque où on les racontait dans la fraîcheur de l'événement,

(80) j'ai toujours pu constater que les meilleures de toutes ces pitreries étaient bien souvent celles qui arrivaient à l'autre. Application sans aucun doute très stricte de ce point de la théorie lacanienne : la bévue est la bévue de l'Autre.

Il faut dire cependant que aujourd'hui les temps ont changé et les pitreries de Lacan servent davantage à poser celui qui en a été la victime consentante. Il arrive même que ces pitreries soient monnayables à la bourse des valeurs analytiques et une des manières d'être aujourd'hui lacanien d'appellation contrôlée c'est bel et bien d'avoir à son propre propos la possibilité d'en raconter une bien bonne. Mais comme le disent les Belges aux Français quand ils en ont vraiment marre d'entendre à leur propos des histoires belges même si cela les autorise ensuite à les raconter à propos de leurs concitoyens néerlandophones - en quoi l'on voit qu'on a effectivement besoin d'un plus belge que soi - enfin comme le disent les Belges à propos de

---

(1) Exposé fait aux journées de l'Association Freudienne consacrées à La pratique de Jacques LACAN, 13-14 octobre 1984

ces Français, on peut très bien le dire aujourd'hui des psychanalystes lacaniens : comment devient-on riche ? en achetant un psychanalyste. lacanien au prix qu'il vaut et en le revendant au prix qu'il s'estime.

Enfin, ceci c'est pour vous faire passer mon embarras, celui de n'avoir pas à vous fournir de quoi renouveler la panoplie des histoires lacaniennes d'une histoire belge qui serait la mienne; je n'ai en effet jamais passé le seuil de la rue de Lille.

Sans doute avais-je trop bien entendu la réponse qui me fut faite un jour par Lacan lors de sa visite à l'Ecole Belge de Psychanalyse et que pour tout dire j'avais "oubliée" : "bon maintenant je crois que ça pourrait suffire à moins que vous ayez encore quelque chose à fournir".

Je n'étais pas encore décidé soit à ce que ça suffise soit à fournir encore quelque chose de plus. Et pourtant cette double réponse n'est pas sans évoquer le ressort même de cette pratique en tant qu'elle viendrait témoigner de ce que je me permets d'appeler une "possible paternité à déchoir".

(81) Ce à quoi nous invite Lacan peut-il se résumer en cette formule qu'il adresse au psychanalyste "se passer du père à condition de savoir s'en servir".

Mais d'abord, revenons-en à ce que j'ai appelé ici sa pratique du pitre. Il s'agit là aussi d'une allusion faite au roman de François Weyerganz que la plupart d'entre vous connaît certainement. L'auteur y témoigne de son passage sur le divan de celui qu'il appelle le grand vizir et où s'entend à travers les lignes la présence insistante oppressante même de cet X qui permet de ramener la demande au champ de la pulsion en franchissant le plan d'identification.

Il ne m'est pas possible d'argumenter davantage ce que je vous livre ici comme une perception relativement immédiate mais qui, je crois, mériterait votre attention.

Si dans ce premier livre du "Pitre", Weyerganz nous témoigne de ce trajet, de ce pactole de rencontres avec le grand vizir d'une part, avec les femmes de l'autre, c'est en quelque sorte en témoignant par l'écriture de sa sortie de cette double impasse dans laquelle il se trouvait, comme il le dit "sa difficulté d'écrire était écho de celle d'aimer". Dans un de ses livres suivants, "Macaire le Copte", il raconte la vie d'un ermite et le ton y est plutôt au dés-être, à la destitution subjective et ceci non sans évoquer d'ailleurs en écho le fameux "Guerrier applique" de Jean Paulhan que Lacan citait à propos de la question du dés-être.

Enfin, le troisième moment d'écriture "Le radeau de la Méduse" où le chemin du livre se résume au seul cheminement du héros et où le style, loin de mettre en scène ce cheminement, le dit au plus près de ses louvoiements, de ses constants partages et de son insensée trajectoire. Manière peut-être d'en dire quelque chose de cet au-delà de l'analyse, de quand le sujet vit la pulsion une fois qu'il y a eu traversée du fantasme fondamental, une fois que le névrosé est guéri de l'opacité dans laquelle le maintient la cataracte de son fantasme.

Cette pratique du pitre n'est-elle pas à entendre dès lors comme une

(82) pratique du pire, comme une manière d'attester que le pire est praticable ? Ce dont l'écrivain en quelque sorte se serait fait écho, c'est ce dont nous allons essayer de rendre compte.

Une fois que la métaphore paternelle est installée, si les modalités du symptôme sont évidemment multiples, les structures de celui-ci ne sont peut-être pas nombreuses. Le névrosé, oserait-on dire, n'a en fin de compte que le choix entre y croire ferme au père ou dans un mouvement d'annulation, proposer à son ordre une alternative, autrement dit, d'une façon ou

d'une autre d'éviter la castration. S'il s'agit là du lot commun du névrosé, il va de soi que le psychanalyste n'échappe nullement à un tel destin et la question s'est bel et bien posée au fils de Freud de savoir comment tenir la place qu'avait ouverte celui qu'on peut appeler le père de la psychanalyse. Il ne viendra pas à l'idée de contester que celui qui a redonné son tranchant à la vérité freudienne c'est bien Lacan, et qui a de ce fait permis que les portes de l'inconscient ne se referment pas. Ce ne sont pas les façons qui manqueraient d'explicitier comment Lacan a procédé pour ainsi relancer le travail de Freud.

Mais toutes ces manières en fin de compte peuvent se résumer dans la mise en évidence de ce que c'est le langage qui est la condition de l'inconscient et que c'est aux structures langagières qu'il faut référer les phénomènes que Freud a pour la première fois identifiés.

Cet axe central de la théorie de Lacan est aussi ce qui lui permettra d'éclairer de manière nouvelle ce qu'il en est de la fonction paternelle et par le fait même d'interroger la position de Freud dans sa paternité.

On sait que l'ouvrage auquel Freud tenait le plus c'est "Totem et Tabou" en quelque sorte son non pas testament mais plutôt Testamour comme le dit la chanson. Le père de la horde primitive est pour Freud ce père supposé d'exception qui confirme cette règle de l'interdiction de l'inceste et du fratricide en possédant toutes les femmes. Cette conception freudienne du père est ce que Lacan a appelé "le seul mythe du XXème siècle". Le complexe d'Oedipe est la mythologie de Freud. En tant que le père de "Totem et Tabou" dont Freud imagine qu'il a été tué par la horde,

(83) n'est mort que parce que depuis longtemps il a été mortifié par le signifiant.

Au cluedo psychanalytique "mais qui a tué le Dr. Lenoir ?", on connaît d'emblée le lieu du crime, l'arme du crime et le criminel : le signifiant ; c'est lui a assassiné le père si tant est que dès lors, on peut encore parler d'assassinat car comme l'indiquait Stendhal, "le calembour est incompatible avec l'assassinat".

Là où Freud a donné dans sa théorie précisément une consistance imaginaire au père primitif, Lacan dégonfle la baudruche, en quelque sorte, évide ce père de cet imaginaire ne laissant plus dès lors cette fonction paternelle que tenir son seul positionnement. Autrement dit un tombeau vide.

Du père exception qui confirme la règle, nous passons avec Lacan à un père exception qui la fonde.

La paternité freudienne est donc bel et bien le point aveugle de la théorie de Freud.

Pour Freud le père occupe la place de l'Autre de l'Autre et nous savons que c'est à cette conception que viendra répondre dans la théorie de Lacan de S (A) barré soit comme il le dit dans son Hamlet, le grand secret de la psychanalyse, qu'il n'y a pas d'Autre de l'Autre. En repérant le ressort de la fonction paternelle dans la seule substitution signifiante, Lacan permet que se dégage en quelque sorte cette fonction et de son support imaginaire mais aussi de la nécessaire maintenance de son incarnation et permet du même coup qu'elle se réduise à peau de chagrin, assuré du fait qu'elle n'a plus à être opérante puisqu'elle l'a déjà été.

Le fait qu'elle ait été opérante pour le névrosé se paie néanmoins d'un prix : celui de ne pouvoir que se mi-dire, l'inscription dans l'ordre langagier n'allant de pair qu'avec un renoncement à l'être. Inscription donc d'un point de butée sur le réel, d'un point de non rapport, d'un point d'impossible que le névrosé tentera de masquer en convoquant à la rescousse les noms du père.

(84) Mais sa supplique est en quelque sorte méprise sur l'acte d'accusation puisque la carence du père ne tient pas à son impuissance d'être à la hauteur de la tâche mais bien plutôt à son inaptitude à supporter l'universel de cette impossibilité.

La formule de Lacan où il nous invite "à se passer du père à condition de s'en servir" est à cet égard cristalline tant aussi qu'on peut la lire selon sa variante névrotique, ne pas vouloir se servir du père en même temps que ne pas vouloir s'en passer.

Mais comme nous le savons, ce n'est pas la référence au seul registre du signifiant qui permet à Lacan de nous inviter au pire soit de ne pas rabattre la visée de la cure sur la question de l'identification et du père idéalisé.

Une fois que l'analysant fait le tour de ces signifiants et qu'il est venu à éprouver le manque dans l'Autre, il lui reste encore à tirer conséquence de cette épreuve soit à se tenir de ce que le seul ancrage possible - une fois les modalités de la structure reconnues - est en fin de compte un encre, une écriture.

Le passage de la clinique du signifiant à la clinique de l'objet va donc de pair avec le poids donné à l'acte analytique, ce qui va permettre qu'un analysant fasse de sa cure autre chose qu'un seul parcours du défilé de ses signifiants tient à la façon dont l'analyste aura lui-même tiré conséquence de son propre trajet d'analysant.

Ce qui fait que comme Lacan l'indiquait dans son discours de clôture de 78 au congrès de l'Ecole freudienne sur la transmission de la psychanalyse "c'est bien ennuyeux, la psychanalyse est intransmissible et que chaque fois, chaque analyste soit forcé - puisqu'il faut bien qu'il y soit forcé - de réinventer la psychanalyse".

Ce qui fait cette nécessité, c'est que à mener les choses à leur terme, nulle filiation ou nulle généalogie ne justifie la transmission, seul le passage obligé par le registre de la causation pourra garantir la "possible"

(85) articulation de l'acte analytique car comme le lisait Czermak "aucune leçon, aucun exposé sur ce qu'il convient de faire pratiquement ou techniquement, ne viendra jamais suppléer dans la valeur d'un exposé ce qu'il doit au franchissement de la castration Et sans ce franchissement là, il n'y a pas de clinique analytique qui puisse tenir".

La question qui mérite ici d'être posée est celle de savoir ce qui en somme permet ce franchissement ou en quoi l'analyste est susceptible de ne pas infléchir cette nécessité, celle d'inciter l'analysant à "passer dans le bon trou de ce qui lui est offert comme singulier". Car il y a tout lieu de prendre en compte que ce n'est bien souvent que contraint et forcé, non par l'analyste, mais par le poids de la structure, que l'analyste se doit dès lors de ne pas trop tamponner, que l'analysant largue ses amarres.

La seule expectative, fut-elle armée, n'aboutissant qu'au ronronnement fut-il émis dans la langue lacanienne qui n'a plus dès lors que le mérite d'assurer à l'analyste sa sécurité sociale.

De là d'ailleurs, il n'y a nullement à penser qu'il y ait nécessité à houspiller l'analysant.

S'agit-il alors là d'une seule juste mesure ? Une sagesse ?

Ce n'est précisément pas ce que la pratique de Lacan nous conduit à penser.

Dans son "Séminaire sur les problèmes cruciaux" il nous indique que "la névrose de transfert est une névrose de l'analyste, il s'évade dans le transfert dans la mesure où il n'est pas au point quant au désir de l'analyste".

Qu'en est-il précisément de ce concept que Lacan nous a introduit pour nous dépêtrer des problèmes du contre-transfert et de la paternité telle que nous venons de l'évoquer "Il n'y a

pas seulement ce que dans l'affaire l'analyste entend faire à son patient, il y a aussi ce que l'analyste entend que son patient fasse de lui".

(86) Autrement dit quelles conséquences tirer de ce que du père il y a à s'en passer à condition de savoir s'en servir quant au désir de l'analyste ?

Ou encore, peut-on dire que le désir de l'analyste est un désir sans père ?

Ce serait plutôt selon une formule suggérée par Nicole de Neuter un désir hors père. Serait-ce là une autre façon d'articuler la formule devenue à portée publicitaire : "l'analyste ne s'autorise que lui-même".

Dans sa conférence faite à Bruxelles en mars 1982, "la pratique psychanalytique de Jacques Lacan" et que vous pouvez lire dans le premier bulletin de l'Association freudienne en Belgique, Charles Melman définit le désir de l'analyste comme extrêmement paradoxal "C'est en effet un désir qui en aucun cas ne peut se soutenir de l'Autre, c'est-à-dire que l'on ne peut s'autoriser que lui-même. Cela ne veut pas dire que n'importe qui peut s'installer analyste. Cela veut dire qu'il n'y a nulle part dans la structure quoi que ce soit qui en quelque sorte constitue autorité pour l'analyste".

J'aimerais apporter à cette formulation quelques nuances, car s'il est vrai qu'il n'y a pour l'analyste aucun père dans l'Autre qui l'autorise au sens où ce qui constitue le désir de l'analyste ne se tient que du lieu qui résulte de l'opération qui spécifie la cure elle-même, entendez ici celle de l'analyste, et dès lors coupe court à toute possibilité qu'il y ait de l'analyse par la voie de "faire comme Lacan", si cela est vrai la nuance est aussi à mettre sur le nécessaire travail du savoir qui préside à cette mise au clair point ultime de l'affouillement de l'Autre, résultat du deuil ce qui père-siste.

Le désir d'être analyste est toujours appui pris sur un père qui y autorise et si cet appui va être progressivement abandonné il y a lieu qu'il le soit non pas comme on abandonne une position parce que celle-ci n'est pas à même de donner ce qu'on attend d'elle - auquel cas le procès est prêt d'être relancé ailleurs - mais parce que l'appui qu'il prenait sur cette fonction a été mené jusqu'à un tel terme qu'il ne reste plus au sujet qu'à prendre en compte sa dimension de camelote et donc d'envisager sa liquidation.

(87) Faute de quoi le slogan lacanien "l'analyste ne s'autorise que lui-même" se présente comme une invite à l'auto-paternité. Ce n'est cependant pas du même tabac de soutenir que comme analyste, j'ai à être le père de ma propre position ou d'avoir à éprouver qu'il n'y a aucun père dans l'Autre qui autorise cette fonction. Qu'il n'y ait pas de père n'est pas la même chose que de se faire son propre père dans la mesure où s'autopaterner équivaut alors à cette position que j'ai appelée, mais dans un autre sens, le coup freudien. Il se fait que le lion ne saute qu'une fois. Se faire son propre père c'est suppléer soi-même au manque de père et c'est la génération d'après qui trinque. Car en suppléant soi-même à la carence du père si l'on peut dire que la jouissance phallique et la jouissance de l'Autre sont séparées, l'on doit aussi repérer qu'elles ne sont pas articulées.

La fonction de découpe du père a opéré mais non sa fonction d'articulation, laissant toujours ouverte la porte qui se devrait d'être verrouillée d'un "impossible retour".

C'est l'occasion d'évoquer ici la clinique de l'alcoolique- pour qui les déboires avec le père ne s'arrangent que d'un incessant travail celui d'avoir le père à boire. Et comme me l'indiquait un patient, il existe des états d'ivresse sans alcool. Comment n'y pas reconnaître certains états lacaniens où les signifiants de Lacan sont surtout l'occasion d'orgies verbales où la dive bouteille prend alors l'allure soudain étrange et inquiétante d'un volume désécrié.

Si Freud avait pour lui l'alibi de sa découverte, pour soutenir sa position de père d'exception, le moindre des intérêts de Lacan n'est-il pas de nous inviter à repenser ce qu'il en est d'une position de père commun et le plus impressionnant des paradoxes pour le psychanalyste d'aujourd'hui n'est-il pas d'avoir à réinventer l'analyse alors qu'elle a déjà été toute inventée par Freud et que le ressort de cette invention nous est accessible par les signifiants de Lacan.

Le travail de l'analyste après Freud, Lacan nous l'a articulé mais le travail de l'analyste après Lacan, à chacun de nous de le réarticuler,

(88) ce que je consignerais dans une formule S (Lacan)barré.

Chance unique pour le psychanalyste d'aujourd'hui que de pouvoir s'autoriser d'un père qui invite au pire. Cette praticabilité du pire -loin s'en faut- ne va pas sans affinement de l'éthique.

Lacan disait : "Le désir de l'homme c'est l'enfer mais ne pas désirer l'enfer c'est une forme de *widerstand*, c'est la résistance". C'est qu'une fois qu'est pris en compte par le sujet qu'il n'y a pas de rapport sexuel, ce point d'impossible ne supporte plus d'être masqué par ce qui servait de symptôme.

Et nouvelle chance, que ce symptôme soit à ce point insupportable au sujet que celui-ci en arrive à exiger sa dissolution.

Peut-être y a-t-il une autre perspective que l'habituel renvoi au savoir y faire avec son symptôme mais c'est une question sur laquelle je ne m'autoriserai pas plus loin aujourd'hui.